

LE CHRIST RÉPUBLICAIN

Journal populaire paraissant le Dimanche et le Mercredi.

ADMINISTRATION A PARIS, RUE DU PETIT-LION-SAINT-SAUVEUR, 40.

SOMMAIRE.

Au Pouvoir exécutif. — Les Réactionnaires. — Le Christ et l'Opinion publique. — Louis-Napoléon. — Un maudit conciliabule.

Au Pouvoir exécutif.

Citoyens, dites-vous, vous avez voulu la République. Oui, mais vous m'avez l'air de dire que vous ne la vouliez guère, ou que vous ne la vouliez qu'à votre seul profit, ou bien avec l'arrière-pensée de la vendre à quelque principion chéri.

La République est fondée. Elle devient bien malade entre vos mains, et je crains fort de l'y voir mourir bientôt.

Tant que l'Assemblée nationale et le pouvoir exécutif seront debout, est-ce que vous avez peur de tomber? et ne dirait-on pas que ces deux derniers mots vous ont été dictés par la terreur? Est-ce que vous tremblez donc? Ne confondez pas, s'il vous plaît, avec vos complices les membres de l'Assemblée qui ont protesté contre votre loi : Nul, dites-vous, ne portera impunément la main sur cette grande conquête. Et qui sont ceux qui commencent à détruire le droit le plus sacré de cette grande conquête? Si vous devez punir les plus coupables de cet attentat, il faut, en toute justice, que vous vous infligiez à vous-mêmes la plus grande partie du châtiment.

Vous voulez aussi l'ordre, citoyens, etc. Quel ordre, s'il vous plaît? L'ordre des baïonnettes et de vos municipaux, l'ordre de la crainte et de l'oppression. A quel genre de citoyens vous adressez-vous? c'est sans doute à ces hommes sans cœur dont la maxime est : tout pour soi; ceux-là s'accommoderont de votre ordre. Mais le peuple, cette innombrable masse de malheureux, de sans-culottes, de bohémiens, de pauvres et d'ouvriers, cette population que vous méprisez et redoutez tant, vous oppose son souverain veto.

Après avoir conquis la République, sachez la défendre. Oui, nous saurons la défendre avec notre attitude pacifique mais résolue, et contre vous, et contre les gros bourgeois, et contre les royalistes.

Pourquoi ces attroupements? Parce que le peuple inquiet veut se concerter sur votre loi qui décapite la République.

Pourquoi ces agitations de la rue? Parce que nous craignons pour notre chère liberté qui est notre gloire, notre vie, notre unique trésor; et nous voulons nous rassembler pour vous empêcher de nous l'arracher. Vous avez des cours, des salles spacieuses, pour tenir vos conciliabules; mais nous, qui, comme le Christ, n'avons, pour la plupart, rien où reposer la tête, nous n'avons que les rues et les places publiques pour nous communiquer nos inquiétudes et les moyens les plus justes de résister à vos efforts réactionnaires.

La République est-elle menacée? Oui, elle est en danger de défaillir entre vos mains.

La République est le droit éternel des peuples; oui, mais vous détruisez la République en détruisant son principe, son essence : le droit de réunion. Et le droit ne périr pas; mais vous qui attaquez ce droit, ne risquez-vous pas de périr?

Vous avez beau vous servir des mots *sachiez, agitateurs*, pour motiver vos actes arbitraires; les factions cesseront d'exister dès l'instant que vous travaillerez réellement pour le bien-être du peuple.

Les Réactionnaires.

Qui ne marche pas avec moi, dit le Christ, marche dans les ténèbres. Que dire donc de ceux qui ne suivent pas Dieu, mais prétendent l'arrêter? Si c'est un crime de se séparer de ses semblables, qu'est-ce donc de les renier et de les entraver au passage? On ne le sait, ce crime n'a pas de nom.

O seigneur Dupin! matador des aristocrates, dis-moi si c'est la charité évangélique qui dicte ton langage? Je ne sais, me dis-tu avec ton mépris : je le sais bien, moi. C'est l'égoïsme le plus sordide, l'égoïsme infernal. Langue de vipère, tu portes la stérilité partout où tombent les paroles empoisonnées. Si tu valais seulement la centième partie de ces ouvriers à qui tu ôtes le pain, tu aurais encore une valeur considérable. Mais parce que tu oses dire : *chacun pour soi*, et t'opposer à l'œuvre de Dieu, le Christ te réproche et t'efface du livre de vie. Insensé! pauvre myrmidon, retiens-toi, tu n'as pas la force d'arrêter le char de la République; retire-toi, pauvre diable, où tu vas te faire écraser.

Et toi, farceur de Marrast, te souviens-tu du manuscrit que tu disais avoir brûlé, en faisant la lessive des papiers de ton bureau, oui, brûlé, pour être dispensé de me le rendre? Te souviens-tu de l'avoir ressuscité de ses cendres, quand tu eus peur d'être condamné à m'en payer la valeur? Je ne l'ai pas oublié, ni l'argent que tu m'as fait dépenser pour te traduire devant un tribunal.

Va! je connais ton respect pour la propriété littéraire et pour la République. Que les temps sont changés, cher Marrast! d'ancien satrape du National te voilà patriarche de l'Hôtel-de-Ville, et même de tout Paris. A qui dois-tu cette grande fortune, citoyen maire? à la République que tu commences de trahir; à la plèbe et aux ouvriers que tu voudrais désunir et disperser. Ingrat!

Tu veux empêcher précisément ce qui t'a porté au pouvoir! ingrat! je ne l'aurais jamais cru; il a fallu lire ton affiche, les propres paroles qui portent atteinte au droit de réunion, aux droits sacrés de la liberté, conquis en un jour sur les barricades. La République a grandi d'un pouce, toi, pygmée du Midi, et tu la trahis! ingrat!

Pauvre renard frisé, tu n'entraveras jamais le lion populaire; et si tu ne finis pas de lui barrer le passage, il se ruera sur toi, et ma foi! adieu le renard du Midi!

On disait que le seigneur de Lamartine allait donner sa démission de membre du pouvoir exé-

cutif. Plaise à Dieu qu'il exécute cette bonne intention! car le Christ lui reproche d'avoir prostitué sa lyre à chanter les Bourbons. Qu'il se retire, car il n'est pas propre à travailler le champ de la République, puisqu'il a toujours regardé en arrière en mettant la main à la charrue. Jamais le salut de la République ne viendra des aristocrates; et les sons de leur lyre royaliste, si ravissants qu'ils soient, jurent aux oreilles des républicains.

Que les accusateurs de Louis-Blanc suivent l'exemple de leur ami Lamartine, et se démettent bientôt de leurs fonctions... d'accusateurs; je leur voterai une médaille à chacun d'eux, en reconnaissance de leur bonne intention de renfermer l'ami des travailleurs, ce disciple du Christ, avec ses confrères de Vincennes.

Savez-vous pourquoi ces députés calomnieux ont absous Louis-Blanc, qu'ils brûlaient d'incérer; c'est parce que le peuple, ce souverain juge, a grondé dans les rues et autour de l'Assemblée nationale; c'est parce qu'ils ont eu peur de voir leur arrêt annulé à la Cour de cassation tenue par le peuple, et d'y être cassés eux-mêmes.

Le Christ et l'OPINION PUBLIQUE.

Ce n'est pas être dévergondé que d'avoir le courage de propager la charité évangélique; mais il y a du dévergondage à accuser de démagogie ceux qui font le bien selon leurs moyens : il n'y a pas de profanation à marcher sur les traces du Christ, et à vouloir ce qu'il veut : le bonheur de tous ses frères. Mais c'est une odieuse impiété d'attribuer aux vrais disciples du Christ la méchanceté qui fait tout votre caractère.

Nous observerons à Monsieur que le Christ est trop grand, même dans l'Opinion publique, pour être le complice des hommes; il ne l'est de personne, mais il est le Dieu des révolutionnaires comme lui, et nous dit à tous : Venez à moi et aimez-vous comme de bons frères.

Louis-Napoléon.

Ce neveu de l'Empereur affiche d'excellentes choses pour la République, et je ne doute pas de ses bonnes intentions... pour lui.

Je vous le dis : si la méfiance est souvent un vice, elle est ici une vertu, un devoir. Si vous désirez le triomphe de l'œuvre de Dieu, ne vous laissez pas séduire par les familles dynastiques, par les personnages historiques qui sentent l'amour de la guerre couler dans leur sang. S'il n'avait pas la passion de la gloire des armes, ou s'il n'aspirait pas à la couronne, il mentirait à sa race.

Je vous le répète, un prince, et surtout un Bonaparte, n'aime la république que pour arriver à l'empire, au despotisme militaire. Or, la

guerre et les princes absolus sont en abomination aux yeux de Dieu.

Ne voyez-vous pas que le renard convoite le fromage du corbeau, et qu'il ne se rend si populaire que pour régner sur le peuple? Ne savez-vous pas que c'est à force d'hypocrisie que les ambitieux parviennent à jouer le premier rôle dans la comédie humaine?

Au point de vue chrétien, peu importe qu'il soit ou ne soit pas naturalisé Français. Il viendra un temps où tous les peuples se fondront en une république universelle, dont le Christ sera le roi.

III

Un maudit conciliabule.

Au pied de la montagne des tentations, les despotes ont construit un vaste palais avec les bras et l'argent des peuples. Ce monument de leur orgueil étonne les regards par les ornements d'architecture qui le décorent, par les statues et les colonnes qui l'entourent. La porte en est gardée par des satellites, et l'on y monte par de larges gradins; on entre dans une vaste rotonde, entourée de cariatides et de trônes resplendissants, occupés par autant de potentats, la couronne en tête et le sceptre en main.

Au milieu de la salle, un Christ de bois, planté sur les dalles de marbre, attire les regards de ces monarques et du pape qui les préside avec la tiare et la crosse d'or. Un corbeau sert de Saint-Esprit à Sa Sainteté.

L'un de ces rois se leva et prit la parole : — Saint Père, toi qui régnes sur les âmes, tu es plus puissant que nous qui ne régions que sur le corps; et, dans ce siècle où l'esprit menace de changer la face du monde, nous sentons le besoin de chercher un appui auprès de Ta Sainteté. Tes intérêts se trouvent compromis comme les nôtres, lorsque certains hommes prêchent à nos sujets les doctrines réformatrices du Christ. Réunissons nos forces pour résister à l'émancipation populaire. Réponds-moi, Ta Sainteté accepte-t-elle notre alliance?

— C'est selon les concessions que vous ferez à ma suprématie, répondit le pape sans se lever.

— Je te cède la ville de Rome et les pays environnants, lui dit l'un des monarques.

— Je te donne l'exarchat de Ravenne, lui dit un autre.

— Tu auras le droit de lever des impôts sur l'Irlande sous le nom de denier de Saint-Pierre, lui dit un autre.

— Je te promets d'exploiter la religion dans mon royaume, lui dit un autre.

— Je t'accorde le privilège de lever la dîme dans mes Etats, avec d'autres redevances annuelles, lui dit un autre.

Le souverain pontife se leva rempli de satisfaction : — Alors je pactise avec vous, ajouta-t-il, pour tuer le Christ et sa doctrine.

Souverain pontife, poursuivit un autre roi, ton rôle est de donner la mort à ses facultés intellectuelles et morales, à sa tête et à son cœur : mais comment t'y prendras-tu?

— Mapolitique, répliqua Sa Sainteté, s'efforcera de comprimer l'extension des principes libéraux, de retenir les peuples dans l'ignorance de leurs droits, dans l'abrutissement de la pensée, et de brider l'esprit de révolte avec l'excommunication. C'est l'esprit qui comprend, qui veut, qui régimbe, qui s'insurge contre toute discipline; c'est donc à moi à tuer la pensée qui se dit reine du monde. *Celui qui se dit roi est digne de mort.*

Je parviendrai à un tel résultat en interprétant l'Evangile à ma façon, en menaçant les chrétiens des peines de l'Enfer, en anathématisant les rebelles comme des scélérats chargés des malédictions de Dieu.

— Le Christ, dit un des rois, est un révolutionnaire qui prétend changer le monde par la puissance de son bras; un républicain brûlant de cha-

rité, qui tend la main au peuple, lui prodigue ses bénédictions, le relève quand il est tombé, et lui montre le chemin du ciel. En se disant roi lui-même, il prêche la souveraineté du peuple. *Celui qui se dit roi est digne de mort.*

Un autre prit la parole : — Le cœur du Christ est un foyer d'amour et de charité, tandis qu'il nous faut de la haine et du fiel pour conserver le pouvoir. Le Nazaréen enseigne aux hommes l'égalité, le pardon des injures, les droits qu'ils ont sur la terre, leur donne l'exemple des vertus républicaines, et leur prescrit l'amour de Dieu et du prochain, comme son premier et second commandement : doctrine subversive de toute monarchie, doctrine qui porte notre ruine et la souveraineté du peuple. *Celui qui se dit roi est digne de mort.*

Un autre parla ainsi : — Le Christ est infatigable dans l'opposition qu'il nous fait; il porte à nos sujets des paroles d'espérance et de consolation; il va les soulager des misères de notre oppression, leur annoncer le jour de leur affranchissement; il parcourt les montagnes, les villes, les villages, pour faire l'éducation du peuple, pour délivrer les possédés de leurs possesseurs, pour distribuer le pain de l'âme et du corps à ceux qui ont faim. C'est pourquoi il s'attire l'amour et l'admiration des hommes qui le proclament roi, au mépris de nos droits. *Celui qui se dit roi est digne de mort.*

Un autre s'exprima ainsi : — Le Souverain Pontife nous a dit comment il veut tuer l'esprit; comment réussirons-nous à tuer le corps? le moyen d'y parvenir, selon moi, c'est le fer, l'échafaud, la prison, la force matérielle. Le peuple, d'après l'instigation des républicains, lève toujours la tête pour nous crier : A bas les royalistes! Vive la réforme! Le peuple est le seul souverain! *Celui qui se dit roi est digne de mort.*

— Oui, ajouta un autre, il faut la force brutale, des bastilles, des armées prêtes à disperser les rassemblements, des cavaliers bien armés pour tomber sur les émeutes et saisir les conspirateurs. Mais tous ces moyens me paraissent insuffisants. L'ennemi fait la propagande dans l'ombre, mine notre pouvoir dans les clubs secrets. Il est nécessaire de payer des mouchards, et de les envoyer par petites bandes dans les tavernes, les endroits suspects, les réunions clandestines : Les mouchards sont des furets qui se glissent partout pour découvrir les conjurés. Les mouchards sont les soldats de la nuit; et ce n'est pas trop pour des rois absolus que d'en avoir pour le service de la nuit et du jour, car le peuple devient redoutable, quand on lui parle de liberté, de république, et il marche contre nos armées, quand on lui dit qu'il est roi lui-même. *Qui se dit roi est digne de mort.*

Tous ces potentats s'écrièrent en se levant : *Qui se dit roi est digne de mort!*

Le pape, dégainant une épée d'or, descendit de son trône pour aller en frapper le Christ à la tête. Aussitôt, ô prodige effrayant! il en sortit du sang qui tomba sur le pavé de marbre. A la vue de ce sang, toutes ces têtes couronnées furent frappées d'une grande surprise; mais, loin d'en avoir pitié ou frayeur, ils sentirent redoubler leur rage sanguinaire.

Sa Sainteté alla prendre une coupe d'or sur son trône, puis revint pour la présenter sous la blessure qu'il venait de faire au Christ; et quand elle fut pleine du sang qui en coulait, il but, et s'écria :

Le sang républicain est la boisson la plus délicieuse des rois absolus!

Alors tous ces déicides couronnés descendirent de leurs sièges, avec une épée et une coupe d'or. Chacun d'eux, en passant devant le Christ, lui porta un coup de pointe au cœur, aux bras, aux jambes ou à la tête, puis présenta sa coupe pour la remplir du sang sortant de la blessure qu'il venait de lui faire, et but, en chantant l'un après l'autre : *Le sang républicain est le meilleur vin des monarques absolus. Nous sommes de vrais vengeurs, et nous presserons les raisins tant qu'ils rendront du jus!*

Alors Sa Sainteté saisit le Christ, le renversa et le foula aux pieds, ainsi que tous ses complices. Mais à peine eurent-ils consommé cet effroyable sacrilège, qu'ils sentirent tous je ne sais quel frisson, et restèrent glacés d'une terreur qui n'a pas de nom.

Une voix cria à la porte : La révolte! l'insurrection! à bas le roi! à bas le pape!

Sa Sainteté sortit, suivie de sa cour de monarques.

A toute la France.

L'union, c'est le plus sacré des devoirs.

Dans ce moment suprême, dans ce moment solennel, dans ce moment où le vieux monde croule avec l'arbitraire et les dynasties, dans ce moment où la société se transforme sur des bases nouvelles, où la France jette avec mépris et indignation les oripeaux de la tyrannie pour recevoir la pourpre républicaine, il y a un devoir à remplir, devoir infailible, incontestable et sacré; c'est le devoir de la concorde et de l'union. C'est avec l'amour de l'union que la France parviendra à réaliser, consolider et raffermir le symbole de la République : Liberté, Egalité, Fraternité. C'est avec cet amour sacré que la France sera grande et belle, et les ennemis de la République éclairés et vaincus; que les peuples opprimés et persécutés obtiendront leur liberté.

Soyons donc unis pour être forts, méfions-nous des royalistes, des hypocrites et des traîtres; méfions-nous de ces corrupteurs qui cherchent, au nom de la liberté, à propager le désordre pour faire triompher leurs idées subversives. Ne les persécutons pas, n'employons pas la violence, employons le calme de la force et la majesté de la République.

Patriotes dévoués, formons un faisceau indestructible avec nos volontés, et, pleins d'amour et d'enthousiasme, unissons nos voix pour dire aux factieux : Désespérez! la royauté est à jamais vaincue; l'égalité remplace le privilège et la fraternité la division.

Unissons nos voix pour dire à tous ces imprudents escamoteurs de nos droits que la République est désormais inébranlable.

Faisons des efforts pour renverser la barrière qui les sépare de nous; faisons des efforts pour leur faire voir le soleil resplendissant de la République dont les rayons bienfaisants vont éclairer et vivifier tous ces êtres nuls et abrutis dans les ténèbres du despotisme.

Soyons donc unis pour bannir du sol de la France l'arbitraire, la corruption, l'anachronisme, l'intimidation, le ridicule, les coteries, l'exclusion, le favoritisme, le gaspillage, les mesquines vanités et les scandaleuses cupidités. Je vous en conjure au nom de l'humanité, au nom de la patrie, au nom des martyrs de Février, au nom de la grande et magnanime révolution qui a été inaugurée par l'enthousiasme, par la vertu et par la pureté de notre patriotisme.

Au nom de la fraternité qui a été le symbole de notre réorganisation, jurons union éternelle à la face du ciel, oublions désormais les anciens dissentiments, et attachons-nous corps et âmes à la sérénité de l'union et à l'harmonie de la concorde. Soyons tous inspirés par les mêmes sentiments, et comme de petits ruisseaux qui se dirigent tous vers la même plaine, formons un grand fleuve dont les ondes rendront fertiles non-seulement les terres incultes et stériles de la France, mais encore le globe entier.

AGATHON BOUGIELIS (d'Athènes).

DELCLERGUES.

Le Christ Républicain commencera bientôt la publication de : *le Règne de Satan*, qui occupera un tiers de cette feuille.

Imprimerie BONAVENTURE et DUCASSON, quai des Grands-Augustins, 56 (près le Pont-Neuf).